

La mémoire de la Grande Guerre à Verdun

Aujourd'hui, la notion de devoir de mémoire est devenue le thème dominant des discours officiels repris abondamment par la presse... Des historiens de renom tels Philippe Joutard, Jean-Pierre Rioux... réagissent à ce discours dominant et répliquent en insistant sur la nécessaire prééminence du devoir d'histoire. Avant de réfléchir sur les rapports dialectiques entre histoire et mémoire, il est sans doute important de bien distinguer la mémoire - toujours porteuse d'idéologie - de l'histoire. De ce point de vue, la grande force de la mémoire de la Grande Guerre à Verdun est d'avoir été très tôt plurielle et non manichéenne ; elle ne s'est pas fermée sur elle-même et a emprunté à l'histoire dans sa pluralité.

Trois types de mémoire, bien soulignés par Antoine Prost et Serge Barcellini, s'expriment à travers les multiples sites mémoriels du champ de bataille et de la ville de Verdun même :

- La mémoire patriotique et victorieuse
- La mémoire combattante
- La mémoire historique

I. La mémoire patriotique et victorieuse

La Tranchées des Baïonnettes

Les soldats des deux compagnies auraient été enterrés vivants, debout, alors qu'ils attendaient une attaque baïonnette au canon. Ces faits furent vite transformés en légende par les premiers touristes ou militaires visiteurs du front qui, voyant les baïonnettes, n'en comprirent pas la signification et en fabriquèrent une conforme à l'idée qu'ils se faisaient de la bataille : une idée romanesque faisant la part belle à un héroïsme vibrant...

Ainsi naquit cette légende tenace - bien diffusée par la presse. C'est ainsi que cette tranchée d'abord appelée : " tranchée des fusils " (nom d'origine !) devint la " Tranchée des baïonnettes "(ajoutées après coup) ; cette dénomination suggérant mieux le corps à corps héroïque, presque joyeux, à l'arme blanche et par là-même le symbole patriotique poussé à son paroxysme même au prix de l'in vraisemblance.

Pourtant l'in vraisemblance d'une telle légende est évidente ; c'est qu'en effet les obus étaient incapables de combler une tranchée : ils creusent autant qu'ils comblent et comment expliquer dans ces conditions que les fusils soient restés plantés, droits et alignés ? De plus, les baïonnettes servaient avant tout à l'assaut ; or, durant la préparation de l'artillerie, l'infanterie allemande n'attaquait pas directement la tranchée.

Pourquoi les soldats français auraient-ils mis alors baïonnette au canon ? Comment expliquer par ailleurs, si les soldats français ont été enterrés vivants, qu'on ait retrouvé leurs squelettes couchés ?

Cette légende est un mensonge contre lequel s'insurgent Norton Cru dans « *Témoins* » et Antoine Prost dans le tome II des *Lieux de Mémoire* . Elle illustre ce qu'a toujours été la tendance de " l'arrière " , à savoir une volonté d'héroïser les combattants de Verdun et de surévaluer leur élan patriotique. C'est la France de Maurice Barrés : " Debout les Morts ! " Du reste, ce lieu est contesté dès l'origine par les Anciens Combattants eux-mêmes.

Un ancien du 137^{ème} R.I. interrogé à ce sujet en 1930 répond : " la Tranchée des baïonnettes ? Connais pas ! "

Président-Fondateur : Maurice Genevoix de l'Académie française

Ici la mémoire collective relève de l'affectif, de la croyance, du sacré dont le but est de conforter une identité. Dans ce lieu mémoriel, le souvenir n'est pas lié au devoir de vérité, c'est-à-dire à l'histoire...

Le Monument à la Victoire

Description :

Adossé à l'ancien rempart du XII^{ème}, un escalier monumental de 80 marches aboutit à un palier d'où l'on accède, par une porte en fer forgé, à la crypte qui abrite le livre d'or des Médaillés de Verdun auxquels on a joint les Américains de 1917/18 et de 1944. Cette crypte, encadrée par deux canons russes pris par les Allemands et repris par les Français, porte en façade des citations de Maginot et de Poincaré ; elle est surmontée d'un pylône d'une trentaine de mètres qui sert de piédestal à la statue d'un guerrier s'appuyant sur son épée au fourreau. Ce monument est situé à l'emplacement de l'ancienne église de la Madeleine consacrée par le pape Léon IX en 1049 ; il occupe une position centrale, en bordure de la rue la plus animée de la ville : la rue Mazel.

Historique :

Ce monument à la victoire a été envisagé dès 1917 par un comité présidé par le député meusien Albert Noël et constitué près du Conseil municipal réfugié à Paris. Dès la fin de la guerre, ce projet fut repris en relation avec l'association des Verdunois, anciens combattants, dont la devise était : «On ne passe pas ».

La première pierre a été posée le 23 juin 1920, date de la première cérémonie commémorative de la bataille de Verdun. Ce sont les projets de l'architecte Chesnay et du sculpteur Boucher qui furent choisis en 1921. Le Président de la République, Gaston Doumergue, inaugura le Monument en 1929 en présence de cinq ministres, 90 ambassadeurs et 4000 anciens combattants.

Signification mémorielle :

Elle est lisible et évidente à travers les propos tenus par le président du comité d'érection le 23 juin 1920 : « Monseigneur Ginisty a pris l'initiative d'élever un Ossaire sur les hauteurs de Douaumont. Nous applaudissons à cette noble pensée... A Verdun, ce n'est pas une gloire locale, ni un événement de guerre que nous voulons célébrer, c'est la Victoire française car le monde entier a donné toute son ampleur à la valeur de la résistance de Verdun. Ici nous voulons matérialiser un rayon de gloire, sans doute gloire aux Morts héroïques mais aussi gloire aux survivants, à ceux qui combattirent comme à ceux qui tenaient à l'arrière, à tous les soldats de France et des colonies, aux grands Chefs comme aux Poilus. » La volonté de rendre gloire aux survivants l'emporte ici sur le souvenir des morts. C'est un monument à la victoire et non un mémorial de la bataille mais, comme l'affirme Antoine Prost, il reste un monument municipal qui donne « une lecture de cette bataille, du patriotisme et de l'héroïsme qui sonne un peu faux aux oreilles des combattants même s'ils hésitent à en refuser l'hommage conventionnel... La notion de mémoire ne s'incarne pas en ce lieu ».

Et c'est face à cette politique de mémoire victorieuse trop héroïque, trop cocardière conduite parla municipalité - en particulier celle de Victor Schleiter -, que la mémoire combattante va réussir à s'imposer dans les années 30. Dès lors, la prééminence du champ de bataille sur la ville va s'affirmer pour aboutir à la veille de la Seconde guerre mondiale à un basculement géographique définitif de la politique mémorielle.

Président-Fondateur : Maurice Genevoix de l'Académie française

II. La mémoire combattante

L'Ossuaire de Douaumont

L'historique :

Un Ossuaire est un bâtiment où sont conservés des ossements humains. L'ossuaire de Douaumont abrite ainsi les restes non identifiés (os, crânes) d'environ 130 000 soldats français et allemands, recueillis sur le champ de bataille au lendemain de la guerre.

L'initiative de sa construction revient à l'évêque de Verdun, Monseigneur Ginisty qui lança l'idée au cours d'une grande réunion patriotique à Paris, au Trocadéro, le 16 février 1919. Un comité de patronage, présidé par le maréchal Pétain et un comité d'action furent ainsi constitués.

Aussitôt une baraque en planche (chapelle) fut construite sur la crête de Thiaumont. Elle servait d'ossuaire provisoire. La première pierre du futur monument fut posée le 20 août 1920 avant même le choix du projet définitif qui se fit le 24 mars 1923 ; le premier million de la souscription ouverte à cette occasion fut atteint le 30 avril 1922. Par la suite, des fonds d'origine française (122 villes) et étrangère (18 villes de Belgique, des Etats-Unis, du Canada, d'Afrique du Nord, de Suisse...) permirent le financement grâce à une active prospection de ceux qu'on appela les "missionnaire de Douaumont", membres du comité de l'Ossuaire, association privée présidée par l'évêque de Verdun. En septembre 1927, les travaux étaient suffisamment avancés (12 tombeaux, chapelle, tour, phare) pour recevoir les cercueils de la chapelle provisoire. Cette première partie de l'édifice fut inaugurée par le président de la République : G.Doumergue. Son successeur, Albert Lebrun, revint à Douaumont en août 1932 pour l'inauguration définitive.

Cette construction, qui dura plus de dix ans, coûta au total 15 millions de francs - somme considérable à l'époque -, dont un million seulement fut attribué par l'Etat. Si par son financement l'Ossuaire est un monument véritablement national, il est avant tout un monument original.

La symbolique :

Dans le contexte politique national de la séparation des églises et de l'Etat, l'Ossuaire fut conçu non comme un monument commémoratif mais comme un édifice funéraire et religieux ouvert initialement à toutes les religions : protestante, musulmane, catholique, israélite. Mais le sanctuaire catholique devait y tenir une place importante étant donné le nombre de tués appartenant à cette confession. Les architectes Azéma, Hardy, Edrei conçurent un monument fonctionnel et à structure modulaire permettant une réalisation par étapes. Long de 137 mètres, en forme de voûte, le monument repose sur un soubassement trapu en béton armé comme s'il s'agissait d'une digue que les défenseurs avaient opposée à l'envahisseur. Cette façade principale est décorée par les écussons des villes qui ont participé au financement. Dans l'axe de l'énorme porte d'entrée en fer forgé, comportant en son centre une épée, la pointe en bas et surmontée du mot : "pax", se dresse une tour de 46 mètres dont les quatre faces représentent une structure en forme de croix qui paraît ainsi donner sens à tous ces sacrifices. Cette tour, qui n'est ni un phare ni un clocher, peut être assimilée à un obus responsable de la désintégration des corps. Elle peut également faire penser au pommeau d'une épée que l'on aurait plantée dans le sol (symbole de paix).

A l'intérieur, le cloître comprend 18 alvéoles avec chacune deux tombeaux de granit qui recouvrent des fosses d'une capacité de 14 m³. Chaque tombeau porte le nom du secteur du champ de bataille où ont été recueillis les ossements. A l'extrémité du cloître ont été rajoutés deux caveaux de 150 m³ chacun regroupant les surplus d'ossements des secteurs les plus chargés. Les verrières projettent sur ces tombeaux une lumière or et pourpre symbolisant le sacrifice et l'immortalité. Le sol est revêtu d'un dallage en mosaïque où sont dessinés les ordres militaires nationaux: croix de la légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre. Il n'existe qu'une seule chapelle, celle du culte catholique, dont les vitraux évoquent la vie des Poilus. Il est vrai que le projet initial a été amputé d'un tiers environ faute de fonds suffisants.

Président-Fondateur : Maurice Genevoix de l'Académie française

En définitive, l'Ossuaire n'est ni un monument religieux, ni un monument civil, ni un monument militaire mais un immense monument aux morts, une sépulture collective pour que tous les cadavres anonymes ne tombent pas dans l'oubli...

Il correspond exactement aux vœux des Anciens Combattants qui, à partir des années 1920, effectuent sur le champ de bataille des pèlerinages graves et silencieux. C'est, comme le souligne Serge Barcellini, l'anti-Monument de la Victoire / l'héroïsme victorieux fait place ici à l'hommage funéraire et pacifique. Il va contribuer à faire du champ de bataille le lieu central d'attractivité mémorielle au détriment de la ville de Verdun même.

La mémoire combattante avec la visite recueillie de l'Ossuaire, sans cérémonie cocardière, sans discours de notables (on ne parle pas devant les morts !) va finir par s'imposer. Mais ce déplacement du centre de gravité mémoriel, cette affirmation progressive mais inexorable de la mémoire combattante ont été, entre les deux guerres, occultés par le personnage de Philippe Pétain qui, en réalité, cimentait les deux grands types de mémoire victorieuse et combattante. Il faudra attendre le nouveau contexte d'après 1945 pour voir encore évoluer l'utilisation de la mémoire de Verdun : le champ de bataille devient l'instrument d'une construction européenne autour du couple franco-allemand. C'est l'expression de la victoire définitive de la mémoire combattante sur la mémoire victorieuse et agressive...

La réconciliation franco-allemande :

Devant l'Ossuaire, cependant, l'un des plus grands cimetières nationaux français comprend 15 000 tombes de soldats français dont les corps ont pu être identifiés. Quelques 600 tombes surmontées d'une stèle orientée vers La Mecque rappellent la participation des Musulmans dans le cadre des troupes coloniales. Quant aux 54 845 corps de soldats allemands identifiés, ils reposent dans les 29 cimetières nationaux allemands situés, en dehors de Douaumont, dans la région de Verdun. Aussi cet espace, où s'est déroulée l'une des batailles les plus terribles de l'histoire (plus de 300 000 morts et disparus), est-il devenu un haut lieu de la mémoire nationale. Il marque le souvenir d'une épreuve épouvantablement meurtrière, d'un «immense sacrifice à la fois surhumain et inhumain ». Et c'est là justement que les ennemis d'hier ont décidé non seulement de se recueillir mais aussi de méditer et d'agir en faveur de la paix. Ainsi le 12 juillet 1936, 20.000 anciens combattants accompagnés d'une délégation allemande se sont rassemblés à Douaumont placés chacun devant une tombe, ils ont proclamé le serment de vouloir la paix et de la sauvegarder. Mais à la réflexion, cet énorme pèlerinage franco-allemand était quelque peu surréaliste. Hitler est au pouvoir depuis 1933 et les associations d'Anciens Combattants allemands sont en train d'être piégées totalement par les nazis. Les associations françaises ne s'en étaient pas encore rendu compte. Le décalage entre ce qui se passait en Allemagne et la perception qu'on pouvait en avoir est ici patent !

C'est là aussi que, dans le contexte favorable de l'après seconde guerre mondiale, François Mitterrand, Président de la République française, et le Chancelier de la République Fédérale Allemande H. Kohl, vinrent se recueillir, main dans la main, au pied de l'Ossuaire, en présence de près de 3000 scolaires français et allemands, pour rendre hommage aux morts des combats passés et en même temps exprimer leur foi en un avenir commun : « Nous nous sommes réconciliés, nous nous sommes compris, nous sommes devenus des amis » F. Mitterrand (inscription gravée sur une plaque scellée dans le muret qui surplombe la nécropole dans l'axe de l'entrée de l'Ossuaire). Symbole très fort de l'amitié retrouvée entre les deux peuples, ce geste de réconciliation - immortalisé par une photographie désormais célèbre - les engage par là même à oeuvrer ensemble dans la coopération et la paix. Cette visite marque le point d'orgue de la mise du champ de bataille au service de la construction européenne à travers le couple franco-allemand.

Président-Fondateur : Maurice Genevoix de l'Académie française

Cependant, le devoir de vérité historique oblige à rappeler que cette cérémonie a été envisagée pour compenser l'absence d'invitation des Allemands en Normandie le 6 juin 1984 à l'occasion de la commémoration du 40^{ème} anniversaire du débarquement de 1944, tous les lieux étant alors entachés de la mémoire de Pétain et de celle du nazisme. Etrange renversement de l'histoire pour ce lieu très pétainiste jusqu'en 1951 ; il faut donc admettre que, depuis, la « dé pétainisation » avait été si forte qu'en 1984 le problème ne se posait plus.

C'est encore ici, devant l'Ossuaire que, le 16 juin 1996 à l'occasion du 80^{ème} anniversaire de la Bataille de Verdun, Jacques Chirac, entouré de 3000 jeunes Français et Allemands et de quelques Anciens Combattants de 14-18, réaffirme avec force le message de paix et d'espoir pour l'Europe du XXI^{ème} siècle, Il dîna à Verdun au milieu de quinze jeunes représentant chacun les pays membres de la Communauté européenne.

A l'évidence, cette zone mémorielle du champ de bataille a été utilisée comme le support d'une politique de rapprochement franco-allemand. Elle traduit en même temps, selon Serge Barcellini, une évolution patiente : la métamorphose de la mémoire combattante en une mémoire réconciliatrice...

III. La mémoire historique

Le Mémorial de Verdun

Situé à Fleury-devant-Douaumont, il symbolise la mémoire historique (ou la mémoire pédagogique), qui a pris désormais le relais des mémoires patriotique et combattante. Il faut en effet, comme le souligne Antoine Prost dans le tome II des *Lieux de Mémoire*, paru chez Gallimard en 1986, fournir des explications à ceux qui viennent ici aujourd'hui en sachant seulement qu'il y a eu une bataille mémorable mais qui en ignorent le déroulement, la chronologie, la topographie. Le touriste a succédé au pèlerin et pour lui l'histoire doit prendre le relais de la ferveur.

C'est dans un contexte de rapprochement franco-allemand que fut progressivement élaboré ce Mémorial. Si jusqu'en 1966, Verdun apparaît progressivement comme le lieu central d'une idéologie de l'identité nationale, à partir de cette date, l'idéologie identitaire perd de sa consistance au profit d'une idéologie des « droits de l'homme » (Serge Barcellini) dont le principal versant est celui du rapprochement de l'Allemagne et de la France.

Ainsi le Mémorial est-il plus un musée à vocation pédagogique, qu'un véritable « temple du souvenir ». Plus qu'un musée à la gloire des combattants français, il témoigne de l'engagement de tous les combattants français et allemands. Le Mémorial apporte tous les repères historiques nécessaires à la compréhension des événements de 1916. Il montre à l'évidence que le devoir de mémoire n'a de sens et de valeur que s'il est lié au devoir d'histoire, c'est-à-dire à la vérité. Expliquer, enseigner ce que fut cette bataille nationale, technologique, psychologique, passionnelle, effroyablement meurtrière avec le souci d'une présentation rigoureuse des faits et respectueuse de tous les points de vue français et allemand, est sans aucun doute la meilleure façon, aujourd'hui, d'en perpétuer le souvenir.

IV. Conclusion générale

En définitive, jusqu'à l'inauguration du Mémorial de Verdun en 1967, l'idéologie, qui féconde les deux mémoires de Verdun : la mémoire nationale victorieuse et patriotique formée par la presse et l'élite politique et la mémoire combattante chargée d'émotion et de deuil, plus dense et moins cocardière, est celle de l'identité nationale : Verdun, c'est la France ! Ces deux mémoires ont été, jusqu'en 1939 cimentées par Pétain. Mais comme le souligne Serge Barcellini, Directeur de cabinet du Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de guerres, à partir de 1967 « l'idéologie identitaire perd de sa consistance au profit d'une idéologie des droits de l'homme aux deux versants » : d'abord, le rapprochement franco-allemand dont le point d'orgue fut la rencontre Kohl/Mitterrand de 1984 à Douaumont ; ensuite, l'idéologie de la paix matérialisée par l'inauguration du Centre Mondial de la Paix, des Libertés et de Droits de l'homme en 1994 à Verdun.

Il n'empêche que « Verdun » demeure encore fondamentalement le symbole de la Grande Guerre qu'il résume et il en est à la fois le sommet et l'essence même. Le caractère défensif de la bataille devant Verdun en 1916 lui confère une dimension à la fois victorieuse et pacifique, comme le démontre de manière lumineuse Antoine Prost ; ce qui explique que son souvenir en ait été facilité. Verdun, c'est aussi le souvenir d'une bataille effroyablement meurtrière où les combattants français et allemands ont connu un véritable « enfer » et ont été confrontés à la déshumanisation.

Aussi « en devenant symbole, l'événement s'estompe peu à peu ». Voilà pourquoi à côté du devoir de mémoire, il est important de rappeler le rôle premier du devoir d'histoire : expliquer, enseigner ce que fut la bataille de 1916, rappeler que Verdun a d'abord été un objectif militaire avant de devenir un enjeu politique puis une ville symbole incarnant un fragment de l'âme nationale...

Ce fut l'ambition des créateurs du Mémorial et notamment de l'écrivain – combattant Maurice Genevoix qui, par son témoignage exceptionnel - où l'homme est replacé au cœur de l'événement -, nous permet en définitive de comprendre ce que fut réellement la Grande Guerre.

BIBLIOGRAPHIE

Prost Antoine : *Verdun* in tome II des *Lieux de Mémoire*, Gallimard Paris 1986

Barcellini Serge : article *Mémoire et Mémoires à Verdun*, in *Verdun, 80ème anniversaire*, IDH, *Guerres mondiales et conflits contemporains*, PUF n° 182/1996, p. 77 - 1998.

© Mémorial de Verdun

Président-Fondateur : Maurice Genevoix de l'Académie française